

« Le bonheur nous inonde quand on découvre qu'on est capable de quelque chose dont on ne savait pas que nous étions capables ».

Alain Badiou

DES TRACES COMME FORCE DU PRÉSENT

2018 : il y a 50 ans, Mai 1968.

J'ai envie de mettre un peu d'ordre dans mes idées, souvenirs et tranches de vie, comme parts d'un héritage. Si on me pose la question de savoir quelle a été la période de ma vie qui m'a le plus marqué, hors vie familiale ou professionnelle, je réponds sans hésiter une seconde : *« Mai 1968 »*.

J'étais jeune, j'avais 21 ans depuis janvier, j'étais militant syndical et politique, j'étais étudiant et salarié. « Mai » a été le moment le plus intense que j'ai vécu. J'ai traversé les mois de mai et de juin 1968 avec vitalité et pugnacité, curiosité et étonnement. Nous dormions peu, nous parlions beaucoup, nous écrivions tout autant, nous imaginions et rêvions d'une autre société. Cette vitalité, je l'ai conservée, elle m'a aidé à me construire, à apprendre, à réaliser ce que j'avais à faire. Les idées qui nous ont animés, je les porte encore et les pense toujours actuelles.

« Mai » a construit des droits et ouvert des chemins nouveaux à la société. En effacer les traces conviendrait bien à certains. Je n'ai vraiment pas aimé entendre Nicolas Sarkozy déclarer en avril 2007 : *« l'héritage de mai 68 doit être liquidé une bonne fois pour toutes »*. Je sais bien que la droite et la bourgeoisie n'ont jamais aimé ce temps des luttes étudiantes et ouvrières où ils ont vu ce monde qui est le leur s'échapper.

Je vais donc parler de « Mai ». Utiliser ce simple terme n'est pas une facilité, c'est ainsi que ceux qui ont vécu les évènements en parlent, comme de l'esprit de « Mai ».

Les mots de « Mai »

« Quand nous chanterons le temps des cerises, et gai rossignol, et merle moqueur seront tous en fête. »

Jean-Baptiste Clément

Lorsque je repense à « Mai », les mots me viennent comme autant d'idées ou de simples réflexes, peut-être la renaissance d'utopies, des regrets, de simples images, des espoirs réalisés ou déçus, des visages, des amis, oubliés trop souvent.

Liberté ou Libertés, j'ai toujours préféré le singulier. Le 1^{er} slogan de mai c'est « *Libérez nos camarades* », c'est aussi la défense des libertés universitaires face aux intrusions policières dans les facultés et le campus.

Démocratie, c'est le fondement du mouvement : rejet du mandarinat et recherche d'une université démocratique, combat pour la démocratie ouvrière contre l'autoritarisme patronal. Emerge l'espoir sous forme de slogans : *pouvoir ouvrier, contrôle ouvrier, autogestion, pouvoir étudiant, pouvoir paysan*.

Mouvement, expression de la spontanéité, traduction d'une mobilisation de tous les instants, les jours comme les nuits. On n'a pas beaucoup dormi en mai et juin, pas beaucoup de repos, le bonheur de se trouver ensemble à manifester était plus fort que tout. Même si parfois, dans la nuit, nous nous laissions aller à une petite virée dans les cerisiers proches du campus !

Débat, c'est le temps de l'imagination, parfois de la palabre, des gens qui parlent et dont on n'avait avant jamais entendu la voix, les amphis deviennent des lieux d'échanges. L'impossible est à l'ordre du jour, la colère inspire la recherche d'un monde différent, solidaire, fraternel, où l'égalité et la justice sont les règles.

Révolution, c'en était une, inaboutie car elle n'a pas ouvert les portes du pouvoir, mais elle a bouleversé la société.

Ma vie à l'Université d'Orléans avant Mai 1968

Septembre 1966. Faculté de droit, découverte des préfabriqués, y compris les amphis, découverte de la vie universitaire et du campus, loin de la ville, près de rien. Logé à la résidence universitaire, une chambre, une salle de travail commune, une ambiance plutôt studieuse...que faire d'autre ? Le campus, c'est le château de la Source, siège de l'Université, les préfabriqués des Sciences à côté, puis au-delà de l'avenue, les Lettres puis le Droit. Pour rejoindre la faculté depuis la résidence universitaire, on traverse la forêt, le jour naissant ou la nuit, le soir, dans des sentes créées par nos pas d'étudiants. Pas toujours très rassurant.

Plus loin, l'ébauche de ville que sera la Source, les chèques postaux en construction et la résidence Beauchamp où habitent mes amis Bernard et Odile. Petit centre commercial pour notre ravitaillement. Pas de distraction sur place, c'est le désert absolu, il faut aller à Orléans, trouver un moyen de transport, profiter des copains motorisés pour aller au ciné par exemple.

Mes weekends sont bien occupés : Châteauroux pour la famille, Tours pour retrouver Danielle qui y est en licence d'histoire et dont j'ai fait la connaissance pendant l'été, ou Orléans lorsque c'est elle qui vient passer une journée.

Je suis inscrit, en même temps qu'à la fac, au concours d'inspecteur des impôts, je touche une rémunération qui convient à mes charges d'étudiant. Des cours sont dispensés par des inspecteurs à la direction régionale des impôts, rue de la Bretonnerie. Ce sont des répétitions de nos cours de fac et un enseignement sur la fiscalité et la comptabilité. Nous sommes aussi astreints à des stages dans les services pendant les vacances universitaires.

J'ai toujours été un militant.

Depuis la 6ème, je milite à la JEC, la Jeunesse Etudiante Chrétienne. En 4ème, je suis secrétaire fédéral de l'Indre. A Orléans, je deviens responsable pour la région Centre. A peine débarqué à l'université, j'adhère à l'UNEF, l'Union nationale des étudiants de France. Je m'y intéressais déjà avant de partir à Orléans, j'avais récupéré une documentation rue Soufflot lors d'une réunion de la JEC à Paris, rue Linné. La JEC était engagée avec l'UNEF contre la réforme Fouchet de l'Université. Je deviens très vite un des responsables de la Corpo de Droit/Sciences économiques et participe aux réunions de l'Association générale des étudiants d'Orléans, l'AGEO/UNEF.

Nous sommes un grand nombre d'étudiants catholiques. Cette bande de militants chrétiens est le fer de lance du mouvement étudiant. Déjà au lycée, les membres de la JEC étaient souvent les plus actifs des lycéens. Il y avait deux forces organisées, nous et la jeunesse communiste, différentes et se respectant. En faculté, les choses sont différentes, les communistes sont invisibles.

Aux Impôts, nous sommes sollicités par les syndicats professionnels. Je prends ma carte à la CFDT, la Confédération française démocratique du travail. J'incite mes camarades à faire de même ; la CFDT voit débarquer pas moins d'une vingtaine d'adhérents nouveaux.

Quant à la politique, elle m'intéresse aussi. Je rêve de cet engagement. Je sais ce que je ne veux pas : ni le parti gaulliste, ni le parti communiste, les jeunes giscardiens intéressent certains, mais ce sont des bourgeois, ce n'est pas pour moi. A la Source, je fais connaissance de Jean-Pierre Delhoménie et Robert Gourdet, tous les deux « Étudiants Socialistes Unifiés », se référant à Pierre Mendès-France, pour lequel j'ai de l'admiration. Nous participons à une réunion à Orléans animée par un professeur de l'école normale d'instituteurs. Michel de la Fourrière y a convié un responsable national du Parti socialiste unifié qui nous passionne par son intelligence, sa vivacité, sa définition d'un socialisme authentique, humaniste, tolérant, concret et réaliste. C'est Michel Rocard, dont je n'avais jamais entendu parler avant cette soirée. Le lendemain j'adhère au PSU, petite formation de gauche qui regroupe des transfuges de la SFIO (Parti socialiste, section française de l'internationale ouvrière), du Parti communiste, des militants chrétiens progressistes.

L'année universitaire se déroule. C'est l'année des floralies internationales. De nombreux étudiants y trouvent un job. Cours en amphi, travaux dirigés, bibliothèque, travail de groupe. Un mouvement éclate dans les cités universitaires pour en changer le règlement intérieur, obtenir le droit de libre visite entre filles et garçons, mettre fin à cette organisation de type pensionnat. Nous revendiquons une cogestion des résidences.